Des inscriptions pour l'image du Christ (XIe-XIIIe siècle)

Robert Favreau

► To cite this version:

Robert Favreau. Des inscriptions pour l'image du Christ (XIe-XIIIe siècle). actes du colloque du RILMA (Paris, INHA, 17-18 octobre 2008), Institut Universitaire de France, Oct 2008, Paris, France. pp.169-186. halshs-03220786

HAL Id: halshs-03220786

<https://shs.hal.science/halshs-03220786>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des inscriptions pour l'image du Christ (XI^e-XIII^e siècles)

Robert Favreau

L'image du Christ est sans doute l'image la plus aisément identifiable, d'autant plus qu'elle est ordinairement représentée avec un nimbe crucifère. Pourtant elle très souvent accompagnée d'inscriptions, qu'il convient de prendre en compte. C'est que pour ceux qui, au Moyen Âge, regardaient ces images, le risque était toujours de s'arrêter à la représentation de l'homme Jésus, alors qu'il fallait y vénérer Dieu fait homme. Le problème se posait dans les mêmes termes au temps de Jésus. Pour ses apôtres, il était un homme d'exception, le Maître, un Prophète, mais ce n'est que peu à peu qu'ils prendront conscience de ce qu'il était le Messie, le Fils de Dieu. « Il posa cette question à ses disciples : Que pense-t-on qu'est le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Pour les uns, c'est Jean-Baptiste, pour les autres Élie, pour les autres Jérémie ou l'un des prophètes. Il leur dit : Et vous qui dites-vous que je suis ? Simon-Pierre répondit : Tu es le Christ, le Fils de Dieu vivant » (Mt 16, 13-16).

Au chapitre 3 du livre I de son *Rational des divins offices* Guillaume Durand indique les trois manières principales les plus convenables de représenter le Christ : assis sur un trône, suspendu au gibet de la croix, sur les genoux de sa mère. Je ne m'occuperai ici que de la première de ces manières.

Les inscriptions peuvent être disposées de diverses façons. On a ainsi écrit souvent de part et d'autre de la tête du Christ, *Ihesus Christus* en abrégé IHS XPS, et surtout l'alpha et l'oméga. Le nimbe a été aussi utilisé, avec une particulière fortune au XII^e siècle¹. Sur un sarcophage de Ravenne (Museo Nazionale) un chrisme (XP) a été inscrit dans le nimbe². Mais dans tous les autres exemples rencontrés le nimbe est crucifère, et on place l'inscription sur les bras de la croix ou entre les bras ou à la fois sur et entre les bras. Dans une peinture murale de la crypte de San Vincenzo al Volturno, au temps de l'abbé Épiphanes (826-842) on a inscrit l'oméga et l'alpha sur les bras horizontaux de la croix³. Dans le cloître de Silos, lorsque Jésus dit à Thomas de mettre le doigt dans la plaie de son côté, on a réussi à mettre entre les bras de la croix du nimbe : IHS NAZARENUS REX JUDEORUM⁴, au tympan de Conques, on a placé [R]EX dans les bras de la croix et JUDEX entre les bras⁵, et dans le

¹ J. BOUSQUET, « Les nimbes à anagramme : origines et brève fortune d'un motif roman », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1980, n° 11, p. 101-121.

² R. WISSKIRCHEN, *Das mosaikprogramm von S. Prassede im Rom*, Munster, 1990 (Jahrbuch für antike und Christentum Ergänzungsband, 17), fig. 15.

³ P. FAVOLE et F. del VITTO, *Abruzzes Molise romans*, La Pierre-qui-Vire, 1990 (La nuit des temps, 74), p. 248-250 ; *La pittura in Italia. L'Altomedievale*, Milan, 1994, p. 324, fig. 427.

⁴ A. RODRIGO et L.-M. DE LOJENDIO, *Castille romane*, 2, La Pierre-qui-Vire, 1966 (La nuit des temps, 24), fig. 17 et 22.

⁵ *Corpus des inscriptions de la France médiévale* (sera abrégé : C.I.F.M.), par R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. LEPLANT, 9, Paris, 1984, p. 19 et fig. 8.

nimbe d'un Christ en Majesté (fig. 1) de Vigo c'est entre les bras de la croix qu'on a inscrit EGO SUM A ET Ω ⁶.

Fig. 1 - Conques (Aveyron), église abbatiale, tympan : le Christ (Cl. Jean Michaud, *Corpus des inscriptions de la France Médiévale*).

Toutefois le plus ordinairement on utilise les bras de la croix, pour REX, à la cathédrale de Modène, à San Silvestro de Tivoli, au Musée de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, à Saint-Sernin de Toulouse, à Marcillac-sur-Célé, ou pour PAX, au trésor de la cathédrale de Coira - 3^e quart du XIII^e siècle -, et au portail des orfèvres de la cathédrale Saint-Jacques de Compostelle, ici en combinaison avec A et W⁷. On a utilisé les bras horizontaux de la croix pour l'A et l'W, sur un chapiteau de Thiviers⁸. Au tympan de la porte du cloître de Saint-Servais de Maastricht on a inscrit dans la croix du nimbe un inhabituel DCO, que l'on interprète comme les initiales de *Deus Creator Omnipotens*⁹ et où il

⁶ Vigo (Galice), statue aujourd'hui au Musée archéologique national de Madrid (photothèque CESC.M).

⁷ Dans la partie gauche du portail c'est PAX qui est dans les bras de la croix, dans le tympan de droite (Flagellation) A et Ω , avec le A de Pax (M. CHAMOSO LAMAS, *Galice romane*, La Pierre-qui-Vire, 1973 (La nuit des temps, 39), fig. 21 et 24-25).

⁸ C.I.F.M., 5, Poitiers, 1979, p. 79, fig. 45.

⁹ A. Van DEIJK, *Pays-Bas romans*, La Pierre-qui-Vire, 1994 (La nuit des temps, 39), p. 97 et fig. 13.

conviendrait plutôt de voir *Deus creator omnium*, incipit d'une série d'hymnes du Moyen Âge¹⁰.

Le phylactère est très rarement employé pour dire qui est le Christ. La porte de bois de Sainte-Sabine à Rome, qui daterait du V^e siècle, en serait le plus ancien exemple avec un texte réduit aux initiales de l'expression grecque bien connue « **J**ésus **C**hrist **F**ils de **D**ieu **S**auveur », la dernière lettre – incertaine me semble-t-il – pouvant représenter l'initiale de « Maître »¹¹. Sur la reliure d'Aribert da Intimiano au trésor de la cathédrale de Milan (fig. 2),

Fig. 2 - Milan, cathédrale, trésor, reliure d'Aribert da Intimiano (Frauke STEENBOCH, *Der kirchliche Prachteinband in frühen Mittelalter*, Berlin, 1965, fig. 82, n° 57, p. 143-145)

du deuxième quart du XI^e siècle, on lit LEX ET PAX¹², et sur une mosaïque de Sainte-Praxède de Rome au XIII^e siècle : EGO SUM LUX¹³. On trouve à différentes reprises un phylactère tenu par le Christ pour exprimer l'une ou l'autre de ses paroles, à l'intention de ses disciples notamment le VENITE BENEDICTI PATRIS MEI ou le DISCEDITE A ME MALEDICTI de Matthieu 25, 34 et 41, aux tympans de Conques ou de Saint-Denis par exemple, ou sur la reliure du Liber aureus de Prüm à la bibliothèque de la cathédrale de Trèves. Le phylactère a

¹⁰ *Analecta hymnica Medii Aevi*, 11, p. 222 ; 20, p. 38 ; 31, p. 22 ; 43, p. 15 et 303 ; 50, p. 13. Une phrase de Richard de Saint-Victor peut conforter l'une et l'autre interprétation : *ipse qui omnium Creator est, solus omnipotens est* (*Patrologie latine*, 196, c. 700).

¹¹ J.-J. BERTHIER, *L'église de Sainte-Sabine à Rome*, Rome, 1910, p. 223 ; R. WISSKIRCHEN, *op. cit.*, pl. 7, fig. 16 ; Gisela JEREMIAS, *Die Holztür der basilika S. Sabina im Rom...*, Tübingen, 1980, p. 80-88, fig. 68-69.

¹² F. STEENBOCK, *Der kirchliche Prachteinband im frühen Mittelalter*, Berlin, 1965, fig. 82, n° 57, p. 143-145.

¹³ G. MATTHIAE, *Mosaici medioevali delle chiese di Roma*, Rome II, 1967, fig. LXIII.

l'avantage de pouvoir accueillir un texte assez long, comme dans la miniature pleine page du lectionnaire de l'archevêque de Cologne Frédéric vers 1130 : *Si quis diligit me, sermonem eum servabit, et Pater meus diligit eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus* (Jean 14, 23), verset johannique utilisé dans la liturgie pour la Pentecôte¹⁴, ou dans une peinture à l'Académie de Florence :

NE DESPERETIS VOS QUI PECCARE SOLETIS
EXEMPLOQUE MEO VOS REPARATE DEO¹⁵.

« Ne désespérez pas, vous qui avez coutume de pécher.
À mon exemple reprenez-vous pour Dieu »

Ce distique élégiaque est très répandu, en particulier à la fin du Moyen Âge, avec de petites variantes¹⁶.

On ne s'arrêtera guère sur la présentation d'un texte dans un disque tenu par le Christ dans sa main droite. Sur la reliure du sacramentaire de Ratmann au trésor de la cathédrale d'Hildesheim (1159), le disque porte : CELUM ET TERRAM EGO IMPLEO, « Je remplis le ciel et la terre » (Jérémie 23, 24)¹⁷, et sur une représentation du Christ juge du monde au Vatican, il est dit : ECCE VICI MUNDUM, « Voici que j'ai vaincu le monde » (Jean 16, 33)¹⁸. Dans l'un et l'autre cas le disque peut représenter le monde.

La formule de loin la plus fréquente est celle du texte écrit sur le livre que le Christ tient en sa main gauche. On la trouve, à la fin du IV^e ou début du V^e siècle, sur la mosaïque de l'abside de Sainte-Pudentienne à Rome, DOMINUS CONSERVATOR ECCLESIAE PUDENTIANAE¹⁹, au temps de l'évêque Pierre II (494-519) sur la mosaïque de l'abside de la chapelle de l'archevêché à Ravenne²⁰, après 545 sur une mosaïque de Saint-Michel de Ravenne²¹. On la rencontrera ensuite par dizaines, essentiellement aux XI^e-XIII^e siècles, dans toute la chrétienté.

¹⁴ *Ornamenta ecclesiae. Kunst und Künstler des Romanik*. Katalog zur Ausstellung des Schnütgen-Museums in des Josef-Haubrich Kunsthalle, hgg. A. LEGNER, Cologne, 1985, 1, p. 73 et 2, p. 136, ill. II ; *Corpus antiphonalium officii*, III, éd. R.-J. HESBERT, Rome, 1968, p. 478, n° 4906.

¹⁵ H. SCHRADER, *Die romanische Malerei. Ihre Majestas*, s.l., s.d., p. 279, fig.

¹⁶ H. WALTHER, *Carmina Medii Aevi posterioris latina*. II/3. *Proverbia sententiaeque latinitatis Medii Aevi*, Göttingen, 1965, p. 31, n° 15995, et p. 246, n° 17488.

¹⁷ *Die Inschriften der Stadt Hildesheim*, éd. C. WULF, Wiesbaden, 2003 (Die Deutschen Inschriften, 58. Band), p. 240, n° 36.

¹⁸ A. BOECKLER, *Die Bronzetüren des Bonamus von Pisa und des Barisanus von Trani*, Berlin, 1953, p. 40, fig. 26.

¹⁹ G. MATTHIAE, *op. cit.*, (notre note 13), fig. 36-38.

²⁰ *Die Mosaiken von Ravenna...*, éd. G. BOVINI, Milan et Venise, 1956, pl. 14.

²¹ H. DETZEL, *Ein Handbuch zum Verstandniss der christlichen Kunst*, Fribourg-en-Brisgau, I, 1894, p. 141.

La dernière formule est celle de l'inscription tracée dans la mandorle. Alors ce ne sont plus les paroles mêmes du Christ indiquant qui il est que l'on y trouve, mais des textes, le plus souvent métriques, exprimant la foi des XI^e-XIII^e siècles.

On peut se poser la question de l'endroit où est placée l'inscription qui accompagne l'image du Christ. Si en fait on peut la trouver sur les supports les plus variés, reliure d'un livre liturgique, autel, reliquaire, peinture murale, mosaïque, il y a deux lieux privilégiés pour placer l'image du Christ, l'entrée et le chœur de l'église. Certains textes ne se trouvent qu'à l'entrée, d'autres ont leur place ordinaire dans le chœur.

C'est dans l'évangile de Jean que l'on trouve la plupart des textes dans lesquels le Christ se dit, sous une forme allégorique, fontaine de vie, lumière, pain de vie, pasteur, porte, roi, vigne, voie, ou avec l'affirmation claire de sa divinité. La plupart de ces textes sont employés dans la liturgie, Carême, Pâques et temps pascal, Pentecôte. Les textes les plus souvent cités sont ceux de forme allégorique.

Fontaine de vie. On pense immédiatement à la Samaritaine au puits de Jacob (Jean 4), mais le Christ n'emploie pas l'expression même de fontaine de vie, qu'on trouve au verset 10 du psaume 36 (35), *apud te est fons vitae*. Commentant le psaume 42 (41), 2, « Comme le cerf aspire aux fontaines des eaux », Cassiodore écrit que « le Christ est la fontaine des eaux »²². Intéressant est le commentaire de Garnier de Saint-Victor dans son *Gregorianum*, : « la fontaine cachée est Fils unique du Père, Dieu invisible, la fontaine visible est le même Dieu incarné »²³. Au baptistère Saint-Jean-de-Latran on peut lire, du V^e siècle :

ou FONS HIC EST VITAE QUI TOTUM DILUIT ORBEM
 AD FONTEM VITAE HOC ADITU PROPERATE LAVANDI²⁴.

Et c'est tout naturellement qu'on lira sur les fonts baptismaux de Saint-Germain de Tirlémont, aux Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles :

CRISTUS FONS VITAE FONTEM SIC CONDIDIT IPSUM.

Plus directement en relation avec notre propos est la peinture murale de San Pietro di Civitate, de la fin du XI^e- début XII^e siècle, où sur le livre qu'il tient, le Christ dit : QUI SITIT

²² *Patrologie latine*, 70, 301. Saint Colomban dit aussi le Christ *fons vitae* (*ibid.*, 80, c. 254).

²³ *Ibid.*, 193, 299.

²⁴ H. MARUCCHI, *Éléments d'archéologie chrétienne...*, Paris et Rome, 1899, p. 237-238 ; P. LAUER, *Le palais de Latran*, Paris, 1911, p. 63.

VENIAT, « que celui qui a soif vienne » (Apocalypse 22, 17)²⁵. L'affirmation personnelle : « je suis la source de vie » se rencontre, sous une forme métrique sur une reliure du milieu du XII^e siècle, à Stuttgart :

SITIENTES HIC PROPERATE FONDS EGO SUM VITE
« Vous qui avez soif, hâtez-vous ici je suis la source de vie »²⁶,

sur le tombeau d'Henri I^{er}, comte de Champagne (+ 1180), à Troyes,

FONDS EGO SUM VITAE VENIAE DATOR, ERGO VENITE
« Je suis la fontaine de vie, qui donne le pardon, venez donc »²⁷,

et au tympan de Santa Maria de Santa Cruz de la Seros, dans la mandorle autour du chrisme (XII^e s.) (fig. 3) :

FONDS EGO SUM VITE, PLUS ME QUAM VINA SITITE
« Je suis la fontaine de vie, ayez soif de moi plus que de vin »²⁸.

Fig. 3 - Santa Cruz de la Serós, Santa María de Las Sorores, tympan, mandorle : JANUA SUM PERPES PER ME TRANSITE FIDELES (Robert FAVREAU, « Les inscriptions du tympan de Santa María de Las Sorores à Santa Cruz de la Serós », *Aquitaine-Espagne (VIII^e-XIII^e siècle)*, dir. Philippe SENAC, Poitiers, 2001, p. 158.

Lumière du monde. *Ego sum lux mundi, qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae.* Cette affirmation rapportée par Jean (8, 12) est reprise dans la liturgie de la 4^e semaine de Carême, et du dimanche de la Passion²⁹. La place privilégiée pour

²⁵ C.R. DODWELL, *The Pictorial Arts of the West 800-1200*, New Haven et Londres, 1993, p. 183, fig. 171.

²⁶ T. DOBRZENIECKI, « *Majestas Domini* W zbiorach Muzeum Narodowego w Warszawie », *Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie*, XIX, 1975, p. 237 ; A. LEGNER, *Deutsche Kunst der Romanik*, Munich, 1982, p. 198, n° 494

²⁷ X. DECTOT, « Les tombeaux des comtes de Champagne (1151-1284), un manifeste politique », *Bulletin monumental*, 162-1, 2004, p. 53.

²⁸ R. FAVREAU, « Les inscriptions du tympan de Santa María de Las Sorores à Santa Cruz de la Serós », *Aquitaine-Espagne (VIII^e-XIII^e siècle)*, éd. Ph. Sénac, Poitiers, 2001 (*Civilisation médiévale*, XII), p. 162.

²⁹ *Corpus antiphonalium officii*, III, p. 195, n° 2592.

l'inscription de ce texte est le cul-de-four de l'abside où le Christ est représenté en Majesté, en mosaïque ou en peinture murale. Ainsi à Saint-Ambroise de Milan au VIII^e siècle, à San Marco à Rome en 827-844, au-dessus de l'autel en la chapelle Saint-Xénon de Sainte-Praxède à Rome (IX^e s.). En l'église basse de SS. Giovanni e Paolo, à Rome (IX^e-X^e s.), dans une peinture murale on lit : LUX EGO SUM MUNDI NUTUQUE CUNCTA CREAUI, ce qui est donner une forme à peu près métrique à la citation johannique. Le titulus de la croix sur la reliure d'Aribert da Intimiano au trésor de la cathédrale de Milan porte LUX MUNDI³⁰ (1^{ère} moitié du XI^e s.). À S. Pierre de Tuscania, sur le livre du Christ on a : EGO SUM LUX MUNDI, VITA, VERITAS, influence peut-être de saint Augustin qui rapproche les deux citations dans son traité sur l'évangile de Jean³¹. C'est encore à l'abside, et toujours sur le livre qu'on trouve une dernière citation de Jean 8, 12, pour le XI^e siècle, à Chalières-Moutier, en la chapelle du cimetière³².

C'est au XII^e siècle qu'on trouve le plus grand nombre d'exemples, une trentaine, en deux situations principales, l'abside ou encore l'autel même, et la façade. Les monuments construits par les rois normands de Sicile ont à l'évidence privilégié cette citation. On la trouve sur le livre du Christ dans la mosaïque de l'abside de la chapelle palatine à Palerme et à la cathédrale de Cefalu (années 1130), en latin et en grec, jusqu'à *lumen vitae*. Elle est en la même position à la cathédrale de Monreale (après 1172), en s'arrêtant à *tenebris* (fig. 4),

Fig. 4 - Monreale, cathédrale, mosaïque de l'abside centrale, détail (Eve BORSOOK, *Messages in Mosaic. The Royal Programmes of Norman Sicily (113-1187)*, Oxford, 1990, pl. 67).

³⁰ Fr. STEENBOCK, *op. cit.*, (notre note 12), p. 143-145, n° 57, pl. 80.

³¹ *Patrologie latine*, 35, c. 1652-1656.

³² *Corpus inscriptionum Medii Aevi Helvetiae*, 3, éd. W. KETTLER, Fribourg, 1992, p. 71.

et dans le transept, en mosaïque aussi, pour le couronnement du roi Guillaume II (EGO SUM LUX MUNDI QUI SEQUITUR sur le livre du Christ). En outre à la partie supérieure de la porte de bronze de la façade occidentale le Christ est entouré de la citation : EGO SUM LUX MUNDI (1186). C'est à dessein qu'on a placé ce texte à l'est, du côté où le soleil se lève, et qu'on l'a privilégié pour les mosaïques qui devaient briller d'un vif éclat à la lumière des torches. La citation est aussi à l'abside à la chapelle du Château Neuf des Allinges (Haute-Savoie)³³, à San Nicolo d'Olgiasca di Piona³⁴, dans la crypte de la cathédrale d'Anagni à la cathédrale de Pise, à Indensen³⁵, à San Clemente de Tahull (Musée d'art catalan, Barcelone), à Santa Maria de Mur³⁶. Sur le devant d'autel le texte de Jean se trouve à Saint-Génis-des-Fontaines et à la cathédrale de Marseille³⁷, en l'oratoire Saint-Benoît à Civitate³⁸, à Lisbjerg³⁹, à San Estève de Llanars, et au Musée d'art de Catalogne à Barcelone pour le devant d'autel de Planès et le baldaquin de Tost⁴⁰. On peut rapprocher de cette situation dans le chœur le chandelier de Gross-Komburg, vers 1130, où le rapport support-citation est évident⁴¹. Sur un chapiteau du chœur de Saint-Martin d'Ainay à Lyon, la citation est donnée par sigles, E.S.L.M.⁴².

On a aussi placé le « je suis la lumière du monde » au tympan ou à la façade, lieux privilégiés pour retenir l'attention du passant ou du fidèle qui entre dans l'église. Il s'agit de Christ en Majesté et de texte sur le livre : tympan de Saint-Aventin⁴³, linteaux de Saint-Maximin de Trèves⁴⁴, façades de Sainte-Marie-Majeure à Rome et de la cathédrale de Spolète, en mosaïque, ainsi que de la cathédrale de Modène. À Spolète le Christ en Majesté est placé entre Marie et l'apôtre Jean, évocation de la Crucifixion⁴⁵. Passé le XII^e siècle, les exemples sont peu nombreux : avec Spolète (1207) et les autels de Planès et Tost à Barcelone, des peintures murales à Panjas⁴⁶, à Bissy-la-Mâconnaise⁴⁷, à St-Michael de Wileren en

³³ C.I.F.M., 17, p. 155.

³⁴ O. ZASTROW, *Affreschi romanici nella provincia di Como*, lecco, 1984, p. 243, fig. 189.

³⁵ O. DEMUS, *La peinture murale romane*, Paris, 1970, fig. 199 (1120-1130).

³⁶ Aujourd'hui au Musée de Boston (Hubert SCHRADE, *Die romanische Malerei. Ihre Majestas*, p. 258, fig. 6).

³⁷ C.I.F.M., 11, p. 140 et 14, p. 95.

³⁸ S. CHIERICI, *Lombardie romane*, La Pierre-qui-Vire, 1978 (La nuit des temps, 48), p. 184.

³⁹ Autel conservé au Musée national de Copenhague (A. ANDERSSON, *L'art scandinave*, 2, La Pierre-qui-Vire, 1968 (La nuit des temps, 29), p. 336-337).

⁴⁰ *Catalunya romanica*, X, *El Ripollès*, Barcelone, 1987, p. 138-141, seul *antepedium* catalan *in situ* ; *Catalunya romanica*, I, *Introduccio a l'estudi de l'art romànic català*, Barcelone, 1994, p. 313 et 403, ces deux derniers exemples du XIII^e s.

⁴¹ H. SWARZENSKI, *Monuments of Romanesque Art...*, Londres, s.d., p. 57-58, fig. 246.

⁴² C.I.F.M., 17, p. 88.

⁴³ C.I.F.M., 8, p. 48.

⁴⁴ R. FUCHS, *Die Inschriften der Stadt Trier I (bis 1500)*, Wiesbaden, 2006 (Die Deutschen Inschriften, 70), p. 315-317, n^{os} 154-155, fig. 100-101 : pour le n^o 154 avec CELESTIS JANUA VITE.

⁴⁵ *La pittura in Italia. L'altomedioevo*, Milan, 1994, p. 191, fig. 242.

⁴⁶ C.I.F.M., 6, p. 63.

⁴⁷ C.I.F.M., 19, p. 75.

Suisse⁴⁸. Saint Augustin commentant ce texte écrit que le Christ n'est pas devenu soleil, mais qu'il est celui par qui a été créé le soleil. Il est la Lumière qui a fait cette lumière, *Deum de Deo lumen de lumine* comme le dit le *Credo* de Nicée⁴⁹. Et Rupert de Deutz : « Moi je ne suis pas la lumière du seul peuple d'Israël, mais la lumière du monde entier, la lumière sans laquelle ni ange ni homme n'a pu et ne peut voir Dieu »⁵⁰. Au-delà du premier niveau de lecture : je suis lumière, il faut passer au second niveau : je suis la Lumière, Dieu, la « lumière de la vie » comme le dit la fin du verset johannique. Et Augustin rassemble dans son commentaire le « Je suis la lumière du monde » (Jean 8, 12) et « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jean 14, 6). Dans deux évangélistes carolingiens de Sainte-Croix à Poitiers, et de Weingarten à Stuttgart, le Christ en Majesté est accompagné des deux mots grecs ΩC et ΖΩΗ, avec à Poitiers, leur traduction latine, LUX VITA, ce qui renvoie à Jean 1, 4 : « en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ».

Pain de Vie. Au chapitre 6 de Jean, à deux reprises, versets 41 et 51, le Christ dit : « Je suis le pain de vie descendu du ciel ». La citation se trouve sur un moule à hosties de Brigueil au XIII^e siècle⁵¹, et dans une peinture murale du XIV^e siècle à Neudenu ⁵². La citation fait partie de la liturgie de la Pentecôte⁵³. Il y a là une relation avec le développement du culte eucharistique à partir du XIII^e siècle.

Pasteur. On s'attendrait à trouver de nombreuses citations de l'affirmation du Christ dans Jean 10, 11 : « Je suis le Bon Pasteur ». Or sous cette forme on ne la rencontre qu'au linteau de la porte de Saint-Pourçain-sur-Sioule en la première moitié du XII^e siècle : EGO SUM PASTOR BONUS, EGO SUM VIA, VERITAS ET VITA (Jean 14, 6), EGO SUM HOSTIUM OVIVM (Jean 10, 7), PER ME SI QVIS INTROERIT SALVABITUR ET INGREDIETUR ET PASCUA INVENIET DICI DOMINUS⁵⁴. Le verset johannique est employé dans la liturgie le dimanche de la Passion et le 2^{ème} dimanche après Pâques⁵⁵. Il a été abondamment commenté par les Pères. Haimon d'Halberstadt écrit : « Il faut se demander pourquoi le Seigneur a voulu être appelé pasteur. S'est-il dit pasteur parce que, comme un pasteur de cette terre il conduit les brebis aux pâturages ? Non. Mais de tels noms sont

⁴⁸ *Corpus inscriptionum Medii Aevi Helvetiae*, IV, éd. W. KETTLER et P. KALBERMATTER, Fribourg, 1997, p. 174. On a aussi la citation en Autriche à St. Peter in Holz et à Gmünd dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

⁴⁹ *Patrologie latine*, 35, col. 1652-1653.

⁵⁰ *Patrologie latine*, 165, c. 535. Bruno d'Asti dit aussi que cette lumière ouvre les yeux de l'esprit pour voir Dieu (*ibid.*, 165, c. 515).

⁵¹ *C.I.F.M.*, 3, p. 34.

⁵² *Die Inschriften der Landkreise Mosbach, Buchen und Miltenberg*, éd. E. CUCUL et H. KOLLENBERGER, Stuttgart, 1964 (*Die Deutschen Inschriften*, 8), p. 3, n° 5.

⁵³ *Corpus antiphonalium officii*, III, p. 196, n° 2594-2595.

⁵⁴ *C.I.F.M.*, 18, p. 35. L'expression BONUS PASTOR est aussi sur un chapiteau de Saint-Pierre de Chauvigny (*C.I.F.M.*, 2, p. 23), et sur la châsse de Notre-Dame à la cathédrale de Tournai.

⁵⁵ *Corpus antiphonalium officii*, III, p. 196, n° 2596.

employés par similitude, afin que par ce qui est visible nous comprenions ce qui est invisible... Il est dit pasteur non seulement parce qu'il nourrit spirituellement ses fidèles, mais encore parce qu'il les protège de la morsure des loups... Il est le pasteur qui nous nourrit pour le présent du sacrement de son corps et de son sang, et qui nous conduit à l'avenir vers le bonheur de le contempler, lui qui dit : « Je suis le pain de vie »⁵⁶. On peut aussi lire : *Ego sum pastor bonus* sur le livre d'un Christ en Majesté dans le ms. 766, fol. 13 de Darmstadt⁵⁷.

Porte. Le *ego sum ostium* de Jean 10, 7 et 9, fait partie de la parabole du Bon Pasteur. La liturgie l'emploie à la Pentecôte⁵⁸. « La porte de l'église c'est le Christ », affirme Guillaume Durand⁵⁹. La place imposée de ce texte est à la porte : linteau à Saint-Pourçain-sur-Sioule, tympan à la chapelle Saint-Maur à Huy⁶⁰, archivolt du portail ouest de l'abbatiale d'Alpirsbach⁶¹.

Cette citation johannique ne paraît pas employée avant le XII^e siècle, et le XII^e siècle est une époque où la forme métrique est régulièrement choisie pour un texte important. L'expression *janua vite*, « porte de vie », qui convient à la métrique se rencontre chez Bède, Alcuin, Raban Maur, Marbode, Baudri de Bourgueil⁶². Au portail de San Giorgio in Palazzo à Milan, vers 1129, on pouvait lire :

JANUA SUM VITE, PRECOR OMNES, INTRO VENITE⁶³.

Sur le tympan de Jaxa (1146-1165), au Musée de Wrocław (fig. 5), on lit dans la mandorle :

JANUA SUM VITE, PER ME, QUICUMQUE VENITE.

⁵⁶ *Patrologie latine*, 118, c. 500.

⁵⁷ H. SWARZENSKI, *op. cit.*, (notre note 41), p. 55, fig. 223.

⁵⁸ *Corpus antiphonalium officii*, III, p. 196, n° 2593.

⁵⁹ *Rational des divins offices*, livre I, chapitre 1, § 25.

⁶⁰ M. DEVIGNE, *La sculpture mosane du XII^e au XIV^e siècle...*, Paris et Bruxelles, 1932, pl. III, fig. 8.

⁶¹ T. DOBRZENIECKI, *op. cit.* (notre note 26), p. 226.

⁶² O. SCHUMANN, *Lateinisches Hexameter-Lexikon. Dichterisches Formelgut von Ennius bis zum Archipoeta*, 3, Munich, 1981 (M.G.H., Hilfsmittel 4, 3), p. 8.

⁶³ A. K. PORTER, *Lombard Architecture*, II, 1916, p. 632.

Fig. 5 - Wrocław, Musée, tympan dit de Jaxa (*Sztuka polska przedromanska i romanska do schyłku XIII wieku*, dir. Michał WALICKIEGO, Warszawa, I, 1967-1968, p. 450, fig. 500)

Le distique que l'on voit à la cathédrale d'Avellino en 1166 :

VOS QUI TRANSITIS, QUI CRIMINA FLERE VELITIS
PER ME TRANSITE, QUONIAM SUM JANA VITE,
« Vous qui passez, qui voulez pleurer vos péchés,
passez par moi, parce que je suis la porte de la vie »,

se retrouve tel quel à la façade de Saint-Marcel-lès-Sauzet au XIII^e siècle, avec un autre vers :

JANUA SUM VITE VOLO PARCERE CLAMO VENITE
« Je suis la porte de vie, je veux vous épargner, je vous appelle, venez »⁶⁴.

Le distique se rencontre dans un manuscrit de Paris du XII^e siècle et un manuscrit d'Oxford du XV^e siècle⁶⁵. Le dernier vers se trouvant à Saint-Marcel-lès-Sauzet est aussi en l'église de Soave en Italie en 1303, et dans un manuscrit de Wolfenbüttel⁶⁶.

À un linteau de porte de Saint-Maximin de Trèves on lisait :

LUX EGO SUM MUNDI, COELESTIS JANUA VITE,

Au tympan de Sant Pau del Camp à Barcelone on a :

JANUA SUM VITE PER ME GRADIENDO VENITE⁶⁷,

⁶⁴ R. FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, Turnhout, 1997 (l'Atelier du médiéviste, 5), p. 123-124 ; *C.I.F.M.*, 16, p. 183-184.

⁶⁵ H. WALTHER, *Carmina Medii Aevi posterioris latina*. II/5. *Proverbia sententiaeque latinitatis Medii Aevi*, t. 5, Göttingen, 1967, p. 914, n° 34154b.

⁶⁶ H. WALTHER, *Carmina Medii Aevi posterioris latina*. I/1. *Initia carminum ac versuum Medii Aevi posterioris latinorum*, Göttingen, 1969, p. 495 et 1275, n° 9781.

et au narthex de l'abbatiale de Payerne fin XII^e-début XIII^e s., sur le livre du Christ :

JANUA SUM VITE PER ME REGNA SUBITE⁶⁸.

On ajoutera à cette série le tympan roman (refait) de St. Peter à Salzbourg :

JANUA SUM VITE, SALVANDI QUIQUE VENITE.

Les Pères ont abondamment commenté la figure du Christ porte (Augustin, Grégoire le Grand), porte de ceux qui entrent dans le royaume de Dieu (Prosper d'Aquitaine), porte de l'église (Wernerius, abbé de Saint-Blaise). La forme métrique, signe d'élégance, fait peut-être perdre de sa force et de sa profondeur au message chrétien.

La puissance est encore un terme dont la compréhension est immédiate pour un fidèle. Deux textes qui s'y rapportent figurent dans un ivoire du Musée de Darmstadt⁶⁹, du début du X^e siècle où le Christ est représenté avec un livre sur lequel on a gravé : DATA EST MIHI OMNIS POTESTAS IN CELO ET IN TERRA, « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre » (Matthieu 28, 18), tandis que le prophète Isaïe tient un phylactère avec :

ASPICIENS A LONGE ECCE VIDEO DEI POTENCIAM.

ce qui est un répons du premier dimanche de l'Avent succédant à une lecture d'Isaïe⁷⁰.

Dans la mandorle d'un Christ en Majesté au portail roman d'Hablingbo, en Suède, on a inscrit :

HEC MEA MAJESTAS, MEA VIATUS, AD QUEM POTESTAS
« Voici mon Seigneur en Majesté, non viatique, en qui est la puissance »⁷¹,

et sur un antepedium de Sindjberg, au Danemark, on peut lire :

HIC EST MAJESTAS, CUM TOTUM VELLE POTESTAS⁷² ;

on voit là aussi, combien la recherche d'une forme métrique affaiblit l'affirmation christologique.

⁶⁷ E. HUEBNER, *Inscriptionum Hispaniae christianorum supplementum*, Berlin, 1900, p. 130, n° 521.

⁶⁸ *Corpus inscriptionum Medii Aevi Helvetiae*, II, éd. C. JORG, Fribourg, 1984, p. 143, n° 63, fig. 86.

⁶⁹ A. GOLDSCHMIDT, *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karolingischen und sächsischen Kaiser VIII- XI. Jahrhundert*, t. I, Berlin et Oxford, 1969, p. 79-80, fig. 162.

⁷⁰ *Corpus antiphonalium officii*, IV, p. 32, n° 6129. Le répons se dit à matines, premier nocturne, après la première leçon.

⁷¹ A. ANDERSSON, *L'art scandinave*, II, La Pierre-qui-Vire, 1968, p. 129, fig. 84

⁷² T. DOBRZENIECKI, *op. cit.* (notre note 26), p. 239.

Dans les synoptiques Pilate interroge Jésus : est-tu **roi** ? et Jésus répond : C'est toi qui le dis. L'évangéliste Jean va plus loin : à la question de Pilate Jésus répond : c'est toi qui le dis, parce que je le suis (*rex sum ego*). Jésus est souvent dit roi, dans le nimbe crucifère et en accompagnement d'un chrisme principalement. On trouve aussi une douzaine d'inscriptions où le Christ est qualifié de roi des rois, en référence à 1 Timothée 6, 15 et Apocalypse 17, 14 et 19, 16, mais seules deux d'entre elles renvoient à une affirmation même du Christ : REX REGUM au-dessus du Christ en Majesté sur la table d'or de la cathédrale de Sens, et REX REGUM DOMINUS DOMINANTIUM (1 Timothée 6, 15 et Apocalypse 19, 16) sur le livre du Christ, dans la reliure d'un Sacramentaire de 1070 environ⁷³. On a deux exemples d'un REX EGO SUM, antependium de l'église de Rupersberg en Allemagne et châsse de Notre-Dame par Nicolas de Verdun à la cathédrale de Tournai. Sur la porte de bronze de la cathédrale Sainte-Sophie de Novgorod, provenant de Plock (Pologne), le Christ en Majesté est accompagné de l'inscription⁷⁴ :

DOMINUS VIRTUTUM IPSE EST REX GLORIAE
« Le seigneur des vertus, c'est lui le roi de gloire ».

Cette citation du psaume 24 (23), 10, doit être replacée dans le dialogue des versets 7-10 qui avait lieu pour l'admission de l'arche d'alliance dans le sanctuaire préparé pour elle. Ce dialogue est aussi reproduit au Moyen Âge, au moment de la dédicace d'une église. Après avoir fait le tour de l'église l'évêque demande : *Tollite portas*, etc., « Élevez les portes, etc. », le diacre répond : *Quis est iste rex gloriae* ?, « Quel est donc ce roi de gloire ? », l'évêque reprend : *Dominus virtutum ipse est rex gloriae*⁷⁵. Ce psaume a été longuement commenté par saint Jérôme⁷⁶.

Le verset 6 du chapitre 14 de Jean, *Ego sum via, veritas et vita*, « Je suis la **voie, la vérité et la vie** », est un des plus souvent employés pour accompagner la représentation du Christ en Majesté. Il est presque toujours inscrit sur le livre tenu par le Christ. On le trouve, dans la majorité des cas, à la façade ou dans le chœur. C'est un verset employé dans la liturgie de Pâques⁷⁷. Il est à première vue, facile à comprendre. Pour en saisir tout le sens il faut, néanmoins, le lire en entier, c'est-à-dire avec : *Nemo venit ad Patrem nisi per me*. « Demeurant auprès du Père le Christ est vérité et vie. En prenant chair, il est devenu la voie » dit Augustin⁷⁸. Les premiers emplois repérés sont dans une mosaïque de l'abside de la

⁷³ A. LEGNER, *op. cit.* (notre note 26), p. 194 et fig. 465.

⁷⁴ U. MENDE, *Die Bronzetüren des Mittelalters 800-1200*, Munich, 1994, p. 157.

⁷⁵ C. VOGEL et R. ELZE, *Le pontifical romano-germanique du dixième siècle*, I, Cité du Vatican, 1963 (Studi e Testi, 226), p. 83.

⁷⁶ *Patrologie latine*, 26, c. 887-888 ; voir aussi 24, 610.

⁷⁷ *Corpus antiphonarium officii*, III, p. 196, n° 2602.

⁷⁸ *Patrologie latine*, 35, c. 1656.

chapelle de l'archevêché à Ravenne (V^e-VI^e s.)⁷⁹, sur la reliure du Codex aureus de St. Emmeran (vers 870)⁸⁰, et sur une reliure (disparue) du XI^e siècle, au trésor de la cathédrale de Metz⁸¹ pour le plus grand nombre. Ces trois emplois concernent un milieu épiscopal restreint. Les autres exemples sont du XII^e ou du XIII^e siècle. On les trouve à l'abside, et sur le livre du Christ, à San Nicolo d'Olgiasca di Piona⁸², à Santa Maria de Mur⁸³, S. Bartolomeo all'Isola à Rome⁸⁴, Panjas⁸⁵, Goslar⁸⁶, San Vigilio de Rovio⁸⁷. On peut en rapprocher le Christ en Majesté d'une table de baldaquin de Saint-Serni de Tavèrnoles en Catalogne⁸⁸ et un retable de 1150-1175 au Musée national de Copenhague⁸⁹. À l'entrée le texte se lit sur un tympan du portail sud à la cathédrale de Worms (fig. 6),

Fig. 6 - Worms, cathédrale, tympan en remploi (Roswita BUECHELER, *Les tympan romans à personnages des églises de la vallée du Rhin.*, II, Poitiers, thèse de doctorat 3^e cycle, dactyl, 1967, p. 68).

vers 1165⁹⁰, sur la porte de bronze de Barisanus de Trani à la cathédrale de Ravello⁹¹, au tympan de San Leno au Museo cristiano de Brescia⁹², sur un tympan de la cathédrale Saint-

⁷⁹ Wallraf-Richartz-Jahrbuch, 1981, p. 58, fig. 72 ; G. BOVINI, *Die mosaiken von Ravenna*, Milan/Würzburg/Vienne, 1956, p. xiv.

⁸⁰ Bayerische Staatsbibliothek, Cod. Lat. 14000, lim. 55, F. STEENBOCK, *op. cit.* (notre note 14), p. 90-92, n° 20, fig. 32.

⁸¹ H. OMONT, « Inventaire du trésor de la cathédrale de Metz en 1763 », *Bulletin de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1917, p. 123 : la reliure portait le nom de l'évêque Adalbéron, 1047-1072.

⁸² O. ZASTROW, *op. cit.* (notre note 14), p. 243, fig. 189.

⁸³ *Catalunya románica*, XV, *El pallars Sorbirà, El Pallars Jussà* ; Barcelone, 1993, p. 360-362 ; M. PAGNES I PARETAS, « Noblesse et patronage : el Burgal et Mur. La peinture murale en Catalogne aux XI^e et XII^e siècles », *Les Cahiers de saint-Michel-de-Cuxa*, XXXV, 2005, p. 190-194. Ces peintures murales de l'abside centrale ont été acquises en 1921 par le Fines Arts Museum of Boston.

⁸⁴ G. MATTHIAE, *op. cit.* (notre note 13), II, fig. 278.

⁸⁵ *C.I.F.M.*, 6, p. 63.

⁸⁶ *Die Inschriften der Stadt Goslar*, éd. C. MAGIN, Wiesbaden, 1997 (*Die Deutschen Inschriften*, 45), p. 7, n° 6 et p. 10, n° 7, fig. 7.

⁸⁷ *Corpus inscriptionum Medii Aevi Helvetiae*, 5, éd. M. BERNASCONI REUSSER, Fribourg, 1997, p. 141, n° 56.

⁸⁸ *Catalunya románica*. VI. *Alt Urgell. Andorre*, Barcelone, 1992, p. 131.

⁸⁹ A. BAEKSTED, *Danske Indskrifter...*, Copenhague, 1968, p. 42.

⁹⁰ *Die Inschriften der Stadt Worms*, éd. R. FUCHS, Wiesbaden, 1991 (*Die Deutschen Inschriften*, 29), p. 25, n° 23, fig. 9.

Servais de Maastricht⁹³, à la façade de la cathédrale de Modène⁹⁴, au linteau de Saint-Pourçain-sur-Sioule⁹⁵. Le texte figure encore sur une croix-reliquaire de Thuré et sur le tailloir d'un chapiteau de Jaillans⁹⁶. Dans ce dernier exemple le Christ n'est pas représenté, le texte va jusqu'à la fin du verset, et sur la corbeille on a gravé (de droite à gauche) A et W. Sur une mosaïque de Saint-Pierre à Rome, vers 700, le message lu sur le livre du Christ est double, à gauche EGO SUM VITA VERITAS ET VITA, à droite QUI CREDIT IN ME VIVET (Jean 11, 25)⁹⁷, qui est déjà explicitement affirmation de la nature divine du Christ, le verset complet étant : *Ego sum resurrectio et vita, qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet.*

Un petit nombre d'inscriptions sur le livre du Christ en Majesté échappe à ce quasi-monopole des citations johanniques : SALUS MUNDI sur le diptyque de Nicaise au trésor de la cathédrale de Tournai du X^e siècle⁹⁸, SPES EGO SUM VITAE CUNCTIS SPERANTIBUS IN ME à la façade de Saint-Emmeran de Ratisbonne, tandis qu'autour du Christ un distique dit : « Il est clair de qui est l'image tracée dans la pierre, puisque le Christ est dit la pierre pour son nom inébranlable » (1049-1060), VENITE AD ME OMNES QUI LABORATIS ET EGO REFICIAM VOS (Matthieu 11, 28, sur une plaque de cuivre de l'abbaye Notre-Dame de Constance (XI^e s.)⁹⁹, pour ne citer que quelques exemples.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, a écrit une « lettre à Pierre au sujet de Jean, contre ceux qui disent que dans les évangiles Jésus ne s'est jamais dit ouvertement Dieu »¹⁰⁰. Il y invoque un certain nombre de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'on retrouve dans les inscriptions qui accompagnent le Christ en Majesté et sont ordinairement placées sur le livre.

⁹¹ BOECKLER, *op. cit.* (notre note 18), fig. 103

⁹² R. BUCHELER, *Les tympans romans à personnages des églises de la vallée du Rhin...*, II, Poitiers, thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, 1967, p. 134 ; F. RADEMACHER, « Zur Cäcilienikonographie und zum Tympanon der Kölner Cäcilienkirche », *Beiträge zur rheinischen Kunstgeschichte und Denkmalpflege. Die Kunstdenkmäler des Rheinlandes*, Beiheft 16, p. 101.

⁹³ A. Van DEIJK, *op. cit.* (notre note 9), p. 97, fig. 13

⁹⁴ Le texte sur le livre est : LUX EGO SUM MUNDI VIA VERAX VITA PERENNIS (R. SALVINI, *Il duomo di Modena*, Modène, 1983, fig. 8).

⁹⁵ *C.I.F.M.*, 18, p. 35.

⁹⁶ *C.I.F.M.*, 2, p. 137, et 16, p. 145-146.

⁹⁷ W. von der STEINEN, *Homo coelestis Das Wort der Kunst im Mittelalter*, II, Berne et Munich, 1965, p. 63.

⁹⁸ F. STEENBOCK, *op. cit.*, note 12, fig. 35. On trouve un *Salus es mundi, Christus, decus coeli* dans une hymne (*Analecta hymnica Medii Aevi*, 23, p. 280).

⁹⁹ A. LEGNER, *op. cit.* (notre note 26), p. 193, n° 457, fig. 457.

¹⁰⁰ *Patrologie latine*, 189, c. 487.

L'exemple le plus ancien est une mosaïque de l'abside S. Michele in Affricisco à Ravenne aujourd'hui au Staatliche Museen de Berlin : QUI VIDIT ME VIDIT ET PATREM (Jean 14, 9), EGO ET PATER UNUM SUMUS (Jean 10, 30)¹⁰¹. Au XII^e siècle un tympan pyrénéen reprendra la même affirmation en disant le Christ « image de l'éternelle divinité du Père »¹⁰². Dans une mosaïque de l'abside de San Marco à Rome (827-844), le livre du Christ en Majesté porte EGO SUM LUX MUNDI (Jean 8, 12), EGO SUM VITA (Jean 14, 6), EGO SUM RESURRECTIO ET VITA (Jean 11, 25)¹⁰³. Cette dernière affirmation ressort à l'évidence de la divinité du Christ, et sera reprise sur un linteau de porte du cloître de Saint-Maximin de Trèves, dans la seconde moitié du XII^e siècle¹⁰⁴, et sur un ivoire du XII^e siècle au Museo cristiano Vaticano¹⁰⁵.

Citer un texte de l'Ancien Testament, c'est identifier le Christ au Dieu de l'Alliance. Dans une peinture de l'abside de San Vincenzo al Volturno, de 826-842, le Christ dit ainsi : EGO SUM DEUS ABRAHAM, affirmation d'Exode 3, 6, reprise par Matthieu, 22, 32 et Marc 12, 26.

Les autres exemples sont des XI^e et surtout des XII^e et XIII^e siècles. L'affirmation la plus radicale inscrite auprès du Christ en Majesté ou sur le livre qu'il tient dans la main gauche est la réponse de Dieu à Moïse qui lui demandait : « Quel est ton nom ?... Dieu dit alors à Moïse : « Je suis celui qui suis », *Ego sum qui sum* (Exode 3, 14). Cette phrase se trouve sur une croix, en cuivre gravé, provenant d'Allemagne du XI^e siècle, au musée national du Moyen Âge à Paris, et, pour le XII^e siècle, sur le siège épiscopal de la cathédrale Saint-Jean de Lyon, au tympan du grand portail de Notre-Dame de Vermenton, au tympan de Jaxa conservé au Musée de Wroclaw en Pologne, sur l'autel portatif attribué à Roger d'Helmarshausen à la cathédrale de Paderborn, au pignon de la châsse de saint Héribert à Cologne, sur la reliure du missel de Saint-Ruf à la cathédrale de Tortosa (fig. 7).

¹⁰¹ P. VERDIER, « *Dominus potens in praelia* », *Walhraf-Richartz-Jahrbuch*, 43, 1982, p. 68, fig. 43.

¹⁰² *C.I.F.M.*, 8, p. 92.

¹⁰³ G. MATTHIAE, *op. cit.* (notre note 13), fig. 215.

¹⁰⁴ R. FUCHS, *op. cit.* (notre note 44), p. 315-316, n° 154, fig. 99.

¹⁰⁵ A. GOLDSCHMIDT, *Die Elfenbeinskulpturen aus der romanischen Zeit XI.-XIII. Jahrhundert*, IV, Berlin, 1975, ill. 149.

Fig. 7 Tortosa, cathédrale, trésor, missel de Saint-Ruf, reliure (Frauke STEENBOCH, *Der kirchliche Prachteinband in frühen Mittelalter*, Berlin, 1965, p. 191-192, n° 93, fig. 131)

On la trouve également dans une enluminure d'une bible de la British Library¹⁰⁶. Dans l'iconographie du Pantocrator de l'Église d'Orient on a souvent, dans le nimbe crucifère les deux mots : « Je suis » (ΩΩV), la réponse de Dieu à Moïse, reprise par Jean 8, 24 et 28. On trouve : PAX ETERNA EGO SOM sur le livre fermé tenu par le Christ, dans une plaque émaillée du XII^e siècle au Musée Saint-Pierre de Lyon¹⁰⁷. Les Pères, d'Augustin ou Paulin de Nole à la Glose ordinaire ont souligné la radicalité de cette affirmation divine¹⁰⁸.

L'inscription sur le livre du Christ en Majesté du devant d'autel de Santa Margarida de Benavent de la Conca au Musée national d'art de Catalogne combine plusieurs citations :

JHESUS AUTEM TRANSIENS PER MEDIUM ILLORUM
ET DIXIT EIS PAX VOBIS
EGO SUM DEUS DIXIT¹⁰⁹.

La première est dans Luc 4, 30. Cette formule est citée dans les traités cabalistiques comme permettant, dans les combats, de réduire l'ennemi à l'impuissance, protégeant le

¹⁰⁶ Photothèque du CESC de Poitiers ; *C.I.F.M.*, 17, p. 71 et 21, p. 228 ; M. WALIKIEGO, *Sztuka Polska przedrománska románska do schyłku XIII wieku*, Varsovie, II, 1971, p. 783 ; A. LEGNER, *Romanische Kunst in Deutschland*, p. 185, ill. 356-357 ; Fr. STEENBOCK, *op. cit.* note 12, , n° 93, p. 131 ; C.-R. DODWELL, *op. cit.*, note 25, New Haven et Londres, 1993, p. 275, fig. 273.

¹⁰⁷ *C.I.F.M.*, 17, p. 112.

¹⁰⁸ *Patrologie latine*, 38, c. 61 ; 61, c. 367 ; 114, c. 391.

¹⁰⁹ *Catalunya románica*, I, *Introduccio a l'estudi de l'art romànic català*, Barcelone, 1994, p. 259.

voyageur, rendant insensible à la torture. Elle a été souvent inscrite sur des cloches¹¹⁰. Peut-être ce texte a-t-il été retenu parce que, selon Albert le Grand, c'était un talisman d'invisibilité. La deuxième citation est le salut du Christ apparaissant à ses apôtres après sa résurrection : *Stetit Jesus in medio eorum et dixit eis : Pax vobis, ego sum, nolite timere* (Luc 24, 36 ; Jean 20, 21 et 26, *Dixit eis : Pax vobis*). La salutation *pax vobis* se rencontre dans une série d'exemples sur le livre du Christ, mais ce serait un autre chapitre, celui où il dit, non où il se dit. La troisième citation est précisément l'affirmation fondamentale où le Christ se dit Dieu. Peut-être cette surcharge de citations, d'un effet moins percutant, est-elle à mettre en rapport avec une œuvre plus tardive que la majorité de celles précédemment citées.

Sur le livre du Christ à Pfaffen-Schabenheim, du XIII^e siècle, on lit à gauche : EGO SUM ; la restitution proposée pour la page de droite [VERBUM], d'après Jean 1, 1, serait, si elle est exacte, un cas unique¹¹¹.

Sur la reliure du sacramentaire de Ratmann (1159), au trésor de la cathédrale de Hildesheim, le Christ présente le livre, sur lequel est inscrit EGO SUM DOMINUS DEUS VESTER¹¹². C'est une affirmation plusieurs fois répétée dans le Lévitique, en 11, 44 pour la citation la plus proche : *Ego enim sum Dominus Deus vester : sancti estote quia ego sanctus sum*, qui est déjà gravée au XI^e siècle sur un tailloir de chapiteau en l'église de l'Assomption de Jou-sous-Monjou : ESTOTE ERGO SANCTI QUIA EGO SANCTUS SUM DICIT [DOMINUS]¹¹³.

L'affirmation christologique la plus répandue est celle de l'Apocalypse de Jean au chapitre 1, verset 8 : « Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant »¹¹⁴, reprise au verset 13 du chapitre 22, « je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin », qui est le plus proche de l'antienne du Samedi saint et du jour de Pâques : *Ego sum alpha et Ω*,

¹¹⁰ E. Le BLANT, « D'un verset de saint Luc inscrit sur quelques anciennes cloches d'églises », *Bulletin monumental*, 59, 1984, p. 244-251.

¹¹¹ *Die Inchriften des Landkreises Bad Kreuznach*, éd. Eberhard Nikitsch Wiesbaden, 1993 (Die Deutschen Inschriften, 34), p. 14-16, n° 12, ill. 9.

¹¹² F. STEENBOCK, *op. cit.* (notre note 12), n° 96, fig. 135 ; *Die Inschriften der Stadt Hildesheim*, éd. C. WULF, t. 2, Wiesbaden, 2003 (Die Deutschen Inschriften, 58), p. 240, n° 36, ill. 32.

¹¹³ *C.I.F.M.*, 18, p. 42.

¹¹⁴ La dernière partie de ce verset fait l'objet de l'inscription de l'autel portatif de Vorau (Autriche, Styrie) : IN ME PRETERITUM, PRESENS MANET ATQUE FUTURUM (T. DOBRZECKI, *op. cit.* (notre note 26), p. 238). Cf. le commentaire de l'Apocalypse de Richard de Saint-Victor : *per tria tempora, praesens, praeteritum et futurum, quibus omne tempus comprehenditur, immensam ejus Deitatis aeternitatem figurare* (*Patrologie latine*, 196, c. 696-697).

*primus et novissimus, initium et finis, qui ante mundi principium et in saeculum saeculi vivo in aeternum*¹¹⁵. La Glose ordinaire commente :

Ante quem nullus, vel e quo omnia coeperunt.

*Postquem nullus, vel in quo omnia terminabuntur*¹¹⁶.

« Avant lui il n'y a personne, et toutes choses ont de lui leur début.

Après lui il n'y a personne, et en lui toutes choses trouvent leur fin ».

Nul ne peut pleinement comprendre une telle affirmation, dit Rupert de Deutz¹¹⁷.

L'alpha et l'oméga sont déjà aux côtés du buste du Christ à la fin du IV^e siècle, dans une chambre¹¹⁸ du cimetière de Commodilla à Rome¹¹⁹. On trouve au V^e siècle les deux lettres grecques avec le monogramme du Christ à Ravenne¹²⁰ et à l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure à Rome. Elles figurent de part et d'autre de la tête du Christ dans un très grand nombre d'œuvres. Elles ont été inscrites sur le livre ouvert du Christ dans deux boîtes-reliquaires en ivoire de la première moitié du XIII^e s. aux Musées de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg et à Lyon¹²¹. On a aussi EGO SUM A ET W sur un ivoire du XI^e siècle au Schnütgen-Museum de Cologne¹²², sur le livre du Christ sur une statue et sur le linteau de porte de Saint-Maximin au Rheinische Landesmuseum de Trèves dans la seconde moitié du XII^e siècle¹²³.

Dans plusieurs inscriptions on a ajouté à l'alpha et l'oméga le développement de l'Apocalypse, « le début et la fin ». C'est déjà le cas à l'hypogée mérovingien de Poitiers, après un chrisme accompagné d'A et d'Ω : ALPHA ET Ω INITIUM ET FINIS¹²⁴. Sur le livre ouvert du Christ au cul-de-four de l'abside de Sant'Angelo in Formis à la fin du XII^e siècle on a inscrit : EGO SUM ALFA ET O, PRIMUS ET NOVISSIMUS¹²⁵. L'Apocalypse est citée textuellement au XII^e sur l'autel de Broddetorn au Musée des antiquités nationales de

¹¹⁵ *Corpus antiphonarium officii*, 3, p. 195, n° 2589. Antienne plus courte pour les mêmes jours : *Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, ibid.*, p. 194, n° 2588.

¹¹⁶ *Patrologie latine*, 114, c. 712.

¹¹⁷ *Ibid.*, 169, c. 833.

¹¹⁸ *Cubiculum*, voir l'article de H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, III-2, Paris, 1914, c. 3.

¹¹⁹ G. MATTHIAE, *op. cit.* (notre note 13), p. 274, n. 65.

¹²⁰ F. W. DEICHMANN, *Früchristliche Bauten und Mosaiken von Ravenna*, Wiesbaden, 1958, fig. 16 et 17 (mausolée de Galla Placidia) et fig. 245 (chapelle de l'archevêché).

¹²¹ A. GOLDSCHMIDT, *Die Elfenbeinskulpturen aus der romanischen Zeit XI.-XIII. Jahrhundert*, III, Berlin, 1972, p. 27, fig. 78, et p. 26-27, fig. 76b.

¹²² T. DOBRZENIECKI, *op. cit.* (notre note 26), p. 236 : EGO SUM A ET O. VOX SONET AD FINEM RECINAT CONCORDIA MEA.

¹²³ R. FUCHS, *op. cit.* (notre note 44), p. 313, n° 153 et fig. 97-98.

¹²⁴ E. Le BLANT, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1892, n° 247-248, p. 260.

¹²⁵ O. DEMUS, *La peinture murale romane*, Paris, 1970, fig. 16 et pl. V couleurs.

Stockholm : EGO SUM ALPHA ET OMEGA INITIUM ET FINIS (Ap. 21, 6)¹²⁶, et au XIII^e siècle sur la croix de Clairmarais provenant de Notre-Dame de Saint-Omer : A et Ω. EGO SUM A Ω PRINCIPIUM ET FINIS¹²⁷. On a utilisé une expression approchée ou de forme métrique à Saint-Bénigne de Dijon : SUM FINIS SUM PRINCIPIUM MUNDIQUE CREATOR¹²⁸, au tympan roman de l'Île-Barbe à Lyon : ALPHA ET O, PRIMUS FINIS MIHI CONVENIT ERGO¹²⁹, à SS. Cosma e Damiano de Cagliari : A + DEUS QUI INCOASTI PERFICE USQUE AD FINEM + Ω¹³⁰. Le Christ, comme Dieu, n'est pas seulement le début et la fin de la Création, il est hors du temps humain, comme le dit Phoebade, évêque d'Agen, dans la seconde moitié du IV^e siècle : *principium sine principio*¹³¹, et comme le développe peu après lui saint Augustin : *Est enim principium sine principio, et est principium cum alio principio. Principium sine principio solus Pater est*¹³². On trouvait ce *principium sine principio* sur « table d'or » de la cathédrale de Sens, du XII^e siècle, en commentaire de l'alpha¹³³, on peut toujours le lire sur une plaque émaillée du Louvre du XII^e siècle¹³⁴ :

SUM SINE PRINCIPIO DEUS OMNIA OMNIBUS FIO
CUNCTA REGENS TENEO JURE REPLETA MEO,

et sur un gaufrier du Musée national du Moyen Âge, à Paris du XIII^e siècle :

PRINCIPIUM SINE PRINCIPIO QUI CUNCTA CREA VI.

On est allé encore plus loin dans le commentaire avec l'accompagnement d'un monogramme du Christ dans un cercle, avec l'alpha et l'oméga, à Sainte-Thècle de Milan avant 700 :

CIRCULUS HIC SUMMI COMPENDIT NOMINA REGIS
QUEM SINE PRINCIPIO ET SINE FINE DENOTAT A Ω
X ET P CHRISTI NOMINA SANCTA TENENT¹³⁵,

¹²⁶ A. ANDERSEN, *op. cit.* (notre note 39), p. 340, ill. 211 : texte sur le bois de la croix.

¹²⁷ L. DESCHAMPS de PAS, « Orfèvrerie du XIII^e s. La croix de Clairmarais », *Annales archéologiques*, XIX, 1854, p. 285-293, pl. h.-t. : texte inscrit dans la mandorle.

¹²⁸ *C.I.F.M.*, 20, p. 33.

¹²⁹ R. FAVREAU : « Un tympan roman à l'Île-Barbe près de Lyon », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, année 2005, p. 1007-1025.

¹³⁰ A. VENTURI, *Storia dell'arte italiana*. III. *L'arte romanica*, Milan, 1904, p. 851.

¹³¹ *Patrologie latine*, 20, c. 21 (*Liber contra arianos*).

¹³² *Ibid.*, 34, c. 222 (*De Genesi ad litteram imperfectus liber*, 3).

¹³³ R. FAVREAU, « La table d'or de la cathédrale de Sens », *Bulletin de la Société des fouilles archéologiques et des monuments historiques de l'Yonne*, n° 18, 2001, p. 3.

¹³⁴ N. STRATFORD, *Catalogue of Medieval Enamels in the British Museum. II. Northern Romanesque Enamel*, Londres, 1993, fig. 192.

¹³⁵ E. Le BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, t. I, Paris, 1856, p. 105, n° 48.

Et sur le tympan sud de la Lande-de-Fronsac :

PRINCIPIUM SINE PRINCIPIO FINIS SINE FINE.

Les textes qui accompagnent la représentation du Christ en Majesté ont toujours pour but, soit directement, soit à partir des paroles mêmes du Christ et de leur interprétation par les Pères de souligner que le Christ, figuré comme un homme, est aussi Dieu. L'impossibilité de représenter par une image la divinité du Christ a toujours été ressentie au cours des siècles d'iconographie chrétienne. C'est même la justification théologique de l'iconoclasme byzantin des VIII^e-IX^e siècles. Léon III avait ainsi fait supprimer l'image du Christ qui se trouvait sur la grande porte de bronze de l'entrée principale de son palais à Constantinople et l'avait remplacée par une croix avec l'inscription : « L'empereur ne peut admettre une image du Christ sans voix, sans souffle, et l'Écriture de son côté s'oppose à la figuration du Christ par sa (seule) nature humaine... »¹³⁶. On a donc aux XI^e-XIII^e siècles particulièrement, donné « une voix » au Christ par ses propres paroles inscrites sur un livre. Quelques inscriptions ont même souligné directement que le Christ représenté était « Dieu et homme ». En l'hypogée mérovingienne de Poitiers on lit : IPSE DEUS ET HOMO EST ET DEUS IN ILLO, « Il est lui-même Dieu et homme et Dieu est en lui »¹³⁷. Sur la table d'or de Saint-Victor de Xanten on a, au X^e siècle, écrit :

RES ET IMAGO DUAS FERT ISTA NOTATQUE FIGURAS
EFFIGIATUR HOMO DEUS EST SIGNATUS IN AURO¹³⁸.

« L'être et l'image sont contenus et notés par ces deux figures : C'est l'homme qui est représenté, Dieu est indiqué dans l'or ». À Saint-Denis l'abbé Suger a établi un retable en pierre sur lequel était représenté le Christ en Majesté, dans un quatre-feuilles, sur les bords duquel a été gravé un distique léonin :

HIC DEUS EST ET HOMO QUEM PRESENS SIGNAT YMAGO¹³⁹
ERGO ROGABIT HOMO QUEM SCULTA FIGURAT YMAGO.
« Celui que désigne la présente image est Dieu et homme.
Donc l'homme demandera qui figure l'image sculptée ».

¹³⁶ C.I.F.M., 5, p. 110.

¹³⁷ A. GRABAR, *L'iconoclasme byzantin. Dossier archéologique*, Paris, 1957, p. 133.

¹³⁸ E. Le BLANT, *op. cit.* (notre note 124), p. 247-248, p. 259.

¹³⁹ Fr-X KRAUS, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande von der mitte des achten bis zum mitte des dreizhnten Jahrhunderts*, Fribourg et Leipzig, 1894, n° 650, p. 297-298, inscription dans la mandorle.

L'inscription qui court tout autour de la mandorle quadrilobée du Christ en Majesté
au tympan nord de San Miguel d'Estella :

NEC DEUS EST NEC HOMO QUEM PRAESENS SIGNAT IMAGO¹⁴⁰
SED DEUS EST ET HOMO QUEM SACRA FIGURAT IMAGO
« La présente image que tu vois n'est ni Dieu ni homme,
mais il est Dieu et homme Celui que figure cette image sacrée »,

reproduit un distique de Baudri de Bourgueil¹⁴¹. On la retrouvait presque à l'identique dans un
texte gravé au tympan de la *Porta dei mesi* à la cathédrale de Ferrare :

NEC DEUS EST NEC HOMO PRAESENS QUAM CERNIS IMAGO
SED DEUS EST ET HOMO PRAESENS QUAM SIGNAT IMAGO,

sur un reliquaire-phylactère à quatre lobes, de 1165 environ, au Musée de l'Ermitage de Saint-
Petersbourg :

NEC DEUS EST NEC HOMO QUAM PRAESENS CEANIS IMAGO
SED DEUS EST ET HOMO QUEM SACRA FIGURAT IMAGO,

au début du XIII^e siècle sur une monstrance en métal doré :

HIC (corriger : NEC) DEUS EST NEC HOMO QUEM PRESENS SIGNAT IMAGO
SED DEUS EST ET HOMO QUEM SCULPTA FIGURAT IMAGO¹⁴²

et dans la seconde moitié du XIII^e siècle sur un devant d'autel de Kinsarvik au Musée de
Bergen¹⁴³.

Ce distique a eu une grande fortune¹⁴⁴, et Guillaume Durand le propose au chapitre 3
du livre I de son *Rational des divins offices*¹⁴⁵. On en a une forme approchée sur un ivoire du
milieu du XII^e siècle au Museo Nazionale de Florence :

¹⁴⁰ F. de GUILHERMY, *Inscriptions de la France du V^e au XVIII^e siècle. Ancien diocèse de Paris*, Paris, t. II, 1875, p. 123-124.

¹⁴¹ R. FAVREAU, « L'inscription du tympan nord de San Miguel d'Estella », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. CXXXIII, 1975, p. 237-246. Le distique a été longtemps attribué à saint Augustin (*Patrologie latine*, 40, c. 1154) d'où sans doute son succès.

¹⁴² *Ibid.*, p. 240 ; R. FAVREAU, *op. cit.* (notre note 64), p. 276-279.

¹⁴³ R. BUGGE, « *Effigiem Christi qui transis semper honora*. Verses condemning the cult of sacred images in art and literature », *Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia*, vol. VI, 1975 (*Institutum romanum Norvegiae*), p. 127-139.

¹⁴⁴ H. WALTEHR, *Carmina Medii Aevi posterioris latina. I. Initia posterioris latinorum*, Göttingen, 1959, p. 599.

¹⁴⁵ Guillelmus Duranti, *Rationale divinarum officiorum*, éd. Anselme DAVRIL et Timothy Thibodeau, Turnhout, 1995 (*Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis*, CXL), p. 35.

REX DEUS EST ET HOMO QUEM SIMPLEX SIGNAT IMAGO¹⁴⁶.

Une mosaïque du XII^e siècle, en la chapelle Saint-Clément de la basilique Saint-Marc de Venise, évoque elle aussi la double nature du Christ :

NAM DEUS EST QUOD IMAGO DOCET SET NON DEUS IPSA
HANC VIDEAS, SET MENTE COLAS QUOD NOSCIS IN IPSA¹⁴⁷.
« C'est Dieu que l'image enseigne, mais elle-même n'est pas Dieu.
Regarde-la, et en en esprit vénère ce que tu sais qu'elle représente ».

Et sur le reliquaire-phylactère roman au Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg on trouve la même invitation :

+ EFFIGIEM CHRISTI DUM TRANSIS PRONUS ADORA
NON TAMEN EFFIGIEM SED QUEM DESIGNAT HONORA
« + Lorsque tu passes, prosterne-toi et adore la représentation du Christ.
Toutefois n'honore pas l'image mais Celui qu'elle désigne »,

distique que reprendra Guillaume Durand, sous une meilleure forme, avec *honora* au premier vers et *adora* au second¹⁴⁸.

Pour éviter le risque d'idolâtrie on a aussi supprimé la figuration humaine du Christ, pour la remplacer par un symbole, le monogramme du Christ entouré de l'alpha et de l'oméga. Cette formule est très fréquente de part et d'autre des Pyrénées, sans doute en relation avec une notable présence juive et musulmane en Espagne, judaïsme et islam refusant toute représentation de Dieu. La situation du christianisme, pour lequel Dieu s'est fait homme – et peut donc être représenté comme tel – est différente, mais les centaines de chrismes cantonnés de la première et dernière lettre de l'alphabet sont un moyen d'éviter une représentation humaine, et en même temps de dire le Christ Dieu. Des textes commentent parfois cette représentation symbolique. Je n'en retiendrai que deux exemples. Dans la mandorle qui entoure le chrisme du tympan de Santa Maria de las Sorores de Santa Cruz de la Serós, le Christ est dit la porte et la fontaine de vie :

¹⁴⁶ A. GOLDSCHMIDT, *Die Elfenbeinskulpturen aus des Zeit.*, III, pl. VIII-25 ; *Walhraf-Richartz-Jahrbuch*, 1981, p. 66, fig. 84. Exemple proche mais tardif sur un vitrail de la cathédrale de Naumburg : REX DEUS EST [ET] HOMO SIGNATUS MUNERE TRINO, *Die Inschriften des Naumburger Doms und der Domfreiheit*, éd. E. SCHUBERT et J. GORLITZ, Berlin, 1959 (Die Deutschen Inschriften, 6), p. 31.

¹⁴⁷ O. DEMUS, *The Mosaics of San Marco in Venice*. 1. *The Eleventh and Twelfth Centuries*, Chicago et Londres, 1984, I, p. 5757 et II, fig. 3.

¹⁴⁸ R. FAVREAU, *op. cit.* (notre note 64), p. 276-279 ; R. BUGGE, *op. cit.* (notre note 143), cite l'*Effigiem Christi...* sur une croix islandaise de 1306 (p. 132) et note que le distique se lit dans un manuel didactique de la fin du XII^e s., le *Facetus*.

JANUA SUM PERPES PER ME TRANSITE FIDELES
FONS EGO SUM VITE...¹⁴⁹,

et dans la mandorle qui entoure également le chrisme avec l'alpha et l'oméga du tympan de la cathédrale de Jaca (fig. 8 et 9),

PARCERES ERNENTI IMPIVVMORTIS CON
LEO SCTI XPSQ PEENI CVLCANS E LEO FORIS

VIVERE SI QVERIS QVITIY ORTIS LEE ET ENERIS:
HUC SVPLICANDO VENIRE NENS FOMENTAVENI:
CORVICI SMUNDAPCRASIVEMORTE SEC VINDA

Fig. 8 et 9 - Jaca, cathédrale, tympan et relevé des inscriptions (Robert FAVREAU, « Les inscriptions du tympan de la cathédrale de Jaca », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-Lettres*, année 1996, p. 547 et « À propos d'une inscription du tympan de la cathédrale de Jaca (Aragon), *ibid.*, année 2004, p. 9.

le lecteur est invité à reconnaître dans les lettres les trois personnes divines formant un seul Dieu :

+HAC IN SCULPTURA LECTOR SI GNOSCERE CURA
P PATER, A GENITUS, DUPLEX EST SPIRITUS ALMUS
HII TRES JURE QUIDEM DOMINUS SUNT UNUS ET IDEM.

« En cette sculpture, prends soin de reconnaître, lecteur,
P est le Père, A le Fils, la [lettre] double l'Esprit Saint.
Ces trois sont à juste titre un seul et même Seigneur ».

¹⁴⁹ R. FAVREAU, *op. cit.* (notre note 28), p. 162 et fig. 3.

Ce dernier exemple est intéressant dans la mesure où il permet d'illustrer les différents niveaux de lecture. Le fidèle ordinaire ne comprenait sans doute pas le sens du monogramme. Le fidèle averti, le clerc, devait reconnaître le monogramme, l'alpha et l'oméga, mais il fallait une forte culture pour y lire une évocation des trois personnes de la Trinité, et une culture exceptionnelle pour saisir qu'en interprétant les lettres grecques comme des lettres latines, on devait lire encore PAX, « la Paix », trois lettres formant un seul mot, comme les trois personnes divines forment un seul Dieu, selon l'interprétation de Milon de Saint-Amand, dans son *De sobrietate*, qu'il dédia au IX^e siècle à Charles le Chauve¹⁵⁰. Le texte qui accompagne l'image peut ainsi fournir un message que l'image seule ne donne pas, et peut même suggérer une autre image qui n'a pas été représentée. Ainsi dans la mandorle qui, au tympan de la porte latérale sud de S. Maria zur Höhe de Soest en Westphalie, vers 1220, entoure le Christ représenté entre Marie et Jean, l'inscription de la mandorle dit :

QUID MOYSI SERPENS NYSI TU DEUS IN CRUCE PENDENS ?
 ISTE SALUS EREMI, TU SPES ET GLORIA MUNDI.
 « Que représente le serpent de Moïse, sinon toi, Dieu, pendant sur la croix ?
 Celui-là fut le salut du désert, tu es l'espérance et la gloire du monde »¹⁵¹.

La Crucifixion était évoquée, sans la croix, par les figures de Marie et de Jean, l'épisode du Serpent d'airain (Nombres 21, 8-9), donnée par le Christ comme signe de sa Passion rédemptrice (Jean 3, 14), n'est mis en parallèle que grâce au texte.

Rien n'est plus facile, en iconographie que d'identifier le Christ en Majesté. Pourtant des textes accompagnent souvent sa représentation, ils constituent une information essentielle sur l'intention de l'auteur de l'image, et il faut donc en tenir compte. Ces textes sont variés, et on doit, pour les interpréter, considérer la situation de l'image dans l'édifice, le contexte du monument, la date, l'emploi dans la liturgie, les commentaires des auteurs chrétiens. Il y a un premier sens immédiat, le Christ « porte », à l'entrée de l'édifice, juge, roi, lumière, le plus souvent dans le chœur, du côté où le soleil se lève, voie, vérité, vie, etc. Mais il y a toujours un sens au second degré, comme en témoignent de nombreux commentaires exégétiques : le Christ n'est pas seulement une porte, mais la Porte qui introduit dans la maison de Dieu, une lumière, mais la Lumière qui éclaire le monde, le créateur même de la lumière, la Voie, la Vérité avec des lettres majuscules. Autrement dit celui qui regarde l'image du Christ est invité non seulement à y voir une représentation du Christ homme mais à vénérer, sous cet aspect physique, le Christ Dieu dont la représentation est impossible. Saint Bruno écrit : « Le Christ est image de Dieu, c'est-à-dire qu'il représente pour nous Dieu... comme image, parce que

¹⁵⁰ R. FAVREAU, « Les inscriptions du tympan de la cathédrale de Jaca », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, année 1996, p. 535-560, et « À propos d'une inscription du tympan de la cathédrale de Jaca (Aragon) », *ibid.*, année 2004, p. 7-10, Bucheler, *op. cit.* (notre note 92), p. 7-10.

¹⁵¹ R. BUCHELER, *op. cit.* (notre note 92), p. 142-144.

qui voit le Fils voit aussi le Père, image de Dieu invisible, et parce que Dieu par la nature de sa divinité est invisible, il a donc fallu que par le Christ il devienne visible »¹⁵².

De tout temps il y a eu risque d'oublier la nature divine du Christ en représentant sa nature humaine. Avant le XI^e siècle l'image du Christ est peu légendée (mosaïques de Ravenne et de Rome, reliures d'orfèvrerie). Pourquoi donc trouve-t-on un nombre particulièrement important d'images légendées du Christ au XII^e siècle, et pourquoi ces légendes se font-elles beaucoup moins nombreuses à partir du XIII^e siècle ? Une des explications, me semble-t-il, est que la représentation du Christ prêtait moins à un culte de l'image tant que l'exactitude physique n'était pas essentielle et que l'image était en deux dimensions. L'Église d'Orient l'a bien senti en gardant l'icône et en rejetant la sculpture sur pierre. Après une longue éclipse la sculpture sur pierre a retrouvé sa place en Occident à partir du XI^e siècle, et bientôt le bas-relief sera remplacé par la statue autonome, avec une recherche de plus en plus poussée de l'exactitude corporelle, et corrélativement le risque évident de trop s'attacher à la représentation de l'image, comme si la recherche esthétique s'accompagnait d'un affadissement de la profondeur théologique. Que l'on pense à la Vierge Mère de l'époque gothique, jeune femme gracieuse portant l'Enfant sur sa hanche, par opposition à la représentation hiératique de Marie trônant avec l'Enfant qu'elle présente devant elle sur ses genoux à l'âge roman. Il y aura aussi la fin d'une grande période d'exégèse et de théologie. Sans doute faudrait-il vérifier, compléter, nuancer, voire corriger, la réflexion de l'épigraphiste devant les images légendées du Christ. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que l'historien, doit, dans la lecture de l'image, tenir compte des textes qui peuvent l'accompagner et en éclairent le sens.

¹⁵² *Patrologie latine*, 153, c. 235. Le thème du Christ « image de Dieu » se trouve déjà chez Hilaire de Poitiers (*Patrologie latine*, 9, c. 563) et chez Ambroise de Milan (*Patrologie latine*, 15, c. 1816, et 16, c. 539 et 1347).